

**Remise du prix "Paroles de Patients" 2008**  
**Discours de Bertrand de Saint Vincent, président du Jury**

Cette année, pour clôturer- et au-delà, pour magnifier- leur semaine de dialogue avec le public sur le thème du « patient d'abord », les Entreprises du Médicament ont souhaité mettre la parole de ces patients à l'honneur. A leur initiative, et en toute indépendance d'esprit du jury, un prix littéraire a été créé : le « Prix Paroles de patient ». Il a pour objet de couronner un témoignage qui porte sur la maladie.

Entre la littérature et la maladie, les liaisons sont innombrables, parfois dangereuses, souvent fatales: « La poésie », disait Vigny, « est une maladie du cerveau ». L'œuvre de Proust serait différente s'il n'avait pas été la proie d'un asthme chronique ; celle de Maupassant s'il n'avait pas été atteint de vérole ; celle de Baudelaire s'il n'avait pas souffert de ce qu'il appelait son « rhumatisme à la tête ». Et ainsi de suite... Qui ne souffre pas n'écrit pas.

Pourtant, de même qu'il ne suffit pas de souffrir pour être beau, il ne suffit pas d'être malade pour devenir écrivain. Sinon on croulerait sous les chefs d'œuvre.

La maladie, en tant que sujet principal d'une œuvre, a néanmoins inspiré des textes de grande qualité. Dans ce domaine, on citera parmi les contemporains, « Mars », de Fritz Zorn. Dans ce récit, paru en français en 1979, un jeune homme de la haute société suisse, vierge à 30 ans, atteint d'un cancer, exprime sa colère. Non pas contre les autres, ni même contre son délabrement physique, mais contre ceux qui, jusqu'ici, l'ont élevé dans l'ennui, l'éloignement de soi : « Il me faut constater » écrit le jeune mourant, « que la vie présente est, malgré tout, moins désolante et désespérée que les trente premières années de mon existence. Je ne suis pas heureux, à vrai dire, mais au moins je ne suis plus que malheureux ».

L'autre écho récent à cette détresse de l'homme seul devant la maladie est celui laissé par Hervé Guibert. Dans « A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie » et les textes qui ont suivi, ce jeune homme, atteint du Sida, retrace à la fin des années 80 et au début des années 90 son face à face avec la mort. Lucide, détaché, terrible, il éclaire sur la progression du mal qui va ronger toute une génération.

Ces témoignages, du fait des qualités de style de leur auteur, de la profondeur de leur réflexion, de leur capacité à transformer une douleur intime en un message universel, rejoignent la littérature. Ils transmettent, par le biais de la maladie, devenue révélateur, une émotion intacte. Ils constituent la plus belle des victoires.

Tous les récits n'atteignent pas ces sommets. Loin de là. Mais toute parole de patient, à condition qu'elle soit sincère, mérite, sinon d'être lue, du moins d'être entendue. Elle participe- comment le nier- non seulement à la guérison de celui qui la prononce, mais à l'édification de celui qui la soigne.

Prendre la plume, pour un malade- un peu comme pour un prisonnier- c'est vouloir s'en sortir en mettant au clair ses sentiments, ses souffrances, ses doutes, ses espérances.

La page blanche, c'est le lit sur lequel on couche tout ce qu'on a enduré. Une manière de se remettre debout. On troque les larmes contre l'encre, et on dit tout. Enfin le maximum. C'est parfois maladroit, anodin, anecdotique, surchargé de détails, d'impressions minuscules. Ce n'est jamais rien.

Et lorsque l'auteur parvient à prendre de la hauteur, à dépasser sa propre souffrance, le livre devient alors le plus précieux des médicaments. Il éclaire l'Homme.

C'est pourquoi, en créant, et en remettant ce soir le prix Paroles de Patients, dont nous espérons qu'il sera le premier d'une longue lignée, nous sommes reconnaissants, non seulement aux Entreprises du médicament de nous avoir laissé toute liberté dans notre choix, mais aussi, et surtout, aux auteurs de nous avoir apporté, par leurs témoignages, une véritable leçon de vie.